

LA PETITE ILLUSTRATION

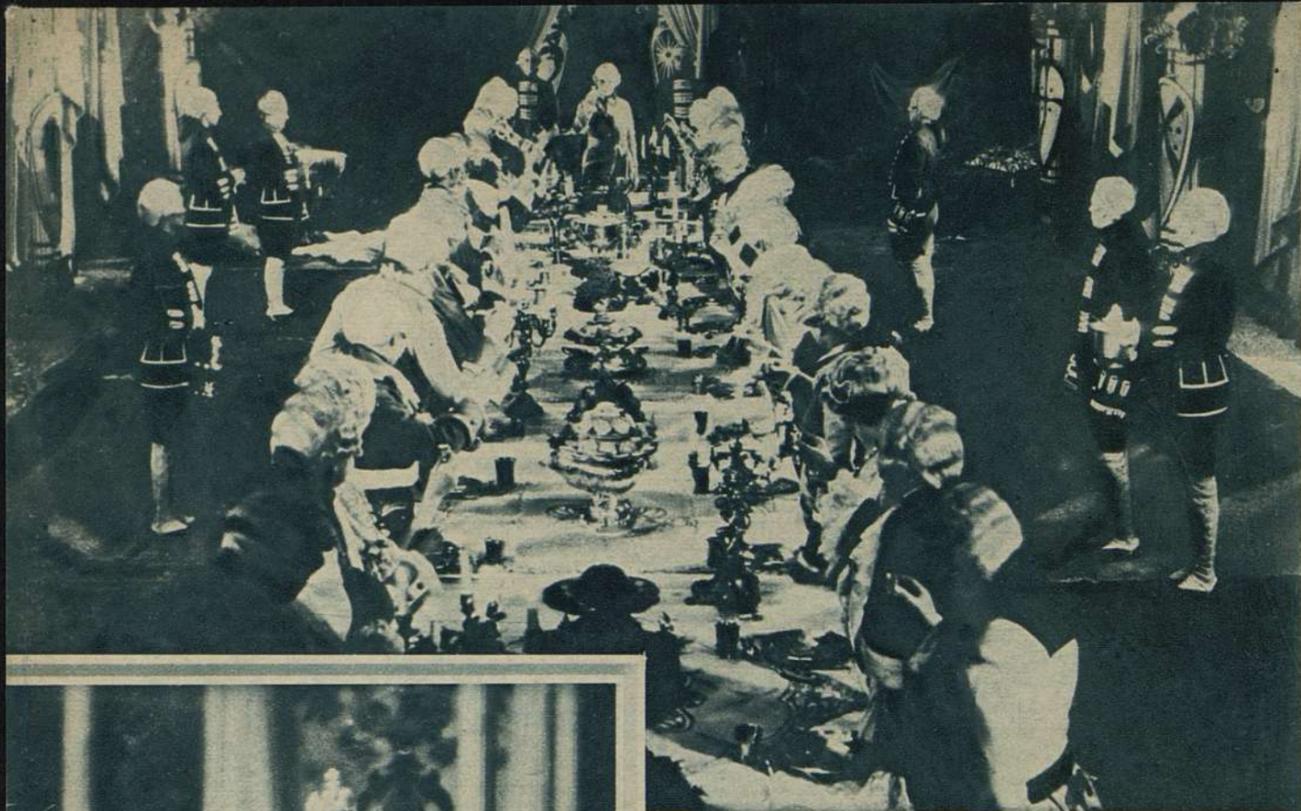
REVUE HEBDOMADAIRE

Les nouveautés cinématographiques :

TARAKANOVA • LE COLLIER DE LA REINE
LA FEMME SUR LA LUNE • « MICKEY MOUSE »
LES POUPÉES ANIMÉES DE LADISLAS STARÉVITCH



Mlle Edith Jehanne
et M. Olaf Fjord dans *Tarakanova*,
film de M. RAYMOND BERNARD,
d'après le scénario de M. ANDRÉ LANG.



Le banquet sous la tente du prince Orlof.



Catherine II
(M^{me} Paule Andral).

TARAKANOVA

CATHERINE II, la Grande Catherine, celle dont Napoléon disait qu' « elle eût mérité d'avoir de la barbe au menton », ne parvint pas aisément à gouverner l'immense empire russe. Elle avait dû le trône à l'assassinat de son mari, le tsar Pierre III, tué par les cinq frères Orlof, dont deux au moins devaient obtenir ses particulières faveurs, mais le scandale de cette tragédie de palais avait donné beau jeu aux partisans.

Les conspirateurs avaient juré de détrôner l'impératrice. Un des plus dangereux complots ourdis contre elle fut celui mené en faveur d'Ivan VI, que la fille aînée de Pierre le Grand, Elisabeth Petrowna, avait fait enfermer en 1741, pour prendre le pouvoir. Mais le destin servit Catherine. Au cours d'une tentative d'évasion, Ivan VI fut exécuté dans sa prison. Cependant, quelques mois plus tard, un cosaque déserteur, Pougatchef, se fit passer pour Pierre III et réussit à soulever les paysans contre les nobles. Une véritable guerre civile se déroula dans tout le bassin de la Volga. Enfin, Pougatchef fut pris, amené à Moscou et exécuté en 1775.

C'est sen-



Le campement de bohémiens.

siblement à la même époque qu'un autre procès étrange et mystérieux était instruit, à la forteresse Pierre-et-Paul. Celle qui en était l'objet affirmait être la fille naturelle d'Elisabeth Petrowna et ne prétendait à rien de moins qu'à supplanter Catherine II sur le trône de toutes les Russies. Quelle part de vérité y avait-il dans les extraordinaires histoires qu'elle racontait ? Avant même que le jugement ne fût rendu, la prisonnière mourait de consommation dans son cachot, et cette mort accréditait la légende d'un crime de plus à la charge de l'implacable souveraine.

De cette accusation, l'histoire a lavé Catherine II. Mais elle n'a pas élucidé complètement l'énigme de la « fausse Elisabeth ». Autour d'elle s'accroissent encore assez de singularités pour que l'imagination s'exalte aux aventures de Tarakanova. Et l'histoire s'efface devant le film...

Délivrée des périls que lui ont fait courir Ivan VI et le cosaque Pougatchef, Catherine II commence à respirer. Elle n'ignore pas, cependant, qu'une fille naturelle de l'impératrice Elisabeth Petrowna vit, à l'abri de toute atteinte, dans un monastère de Moscou. Mais il n'y a rien à redouter d'elle, car la princesse Dosifée — tel est son nom — a renoncé pour toujours aux grandeurs de ce monde et s'appête à prononcer ses vœux.

En vain le comte Chouvalof, confident de l'ancienne impératrice Elisabeth et farouche ennemi de Catherine, a-t-il tout mis en œuvre pour décider la « prétendante » à le suivre jusqu'à Saint-Pétersbourg, où il lui promet de la faire couronner. Elle a toujours refusé. Une suprême tentative a été aussi infructueuse que les précédentes, et Chouvalof, navré, a quitté Moscou et repris



Tarakanova
(M^{lle} Edith Jehanne).





Le bal masqué (Tarakanova et le prince Orlof).

le chemin de la Petite Russie, où l'attendent ses amis. En route, il lui faut traverser les avant-postes et le quartier général du beau prince Alexis Orlof, le « Balafre », grand favori du moment, à qui Catherine vient de confier le commandement de ses armées contre les Turcs.

Malgré les préparatifs du dur combat dont il sortira victorieux, Orlof a quelque sujet de rêverie. Tout à l'heure, pendant le souper offert à son état-major, une jeune bohémienne, surprise et poursuivie dans le camp par des soldats ivres, s'est glissée sous sa tente pour leur échapper. Jolie, fière, troublante, la petite tzigane, qui dit se nommer la « princesse Tarakanova », a fait sur lui une profonde impression. Orlof renvoie tout le monde pour l'entendre chanter. Mais il doit s'éloigner un moment. Quand il revient, elle a disparu. Qu'est-elle devenue ? Il y pensera encore, le lendemain soir, après la victoire, lorsqu'il aura reçu les plénipotentiaires ennemis.

Cependant, le comte Chouvalof a, lui aussi, fait connaissance avec Tarakanova. Il déjeunait dans une auberge avec son secrétaire Kansof et l'entretenait des difficultés d'un nouveau plan offensif contre Catherine quand la jeune fille est entrée pour acheter une ceinture à un marchand qui buvait là. Chouvalof a aussitôt été saisi de stupeur et mystérieusement averti de l'importance de la rencontre, car la jeune femme qu'il



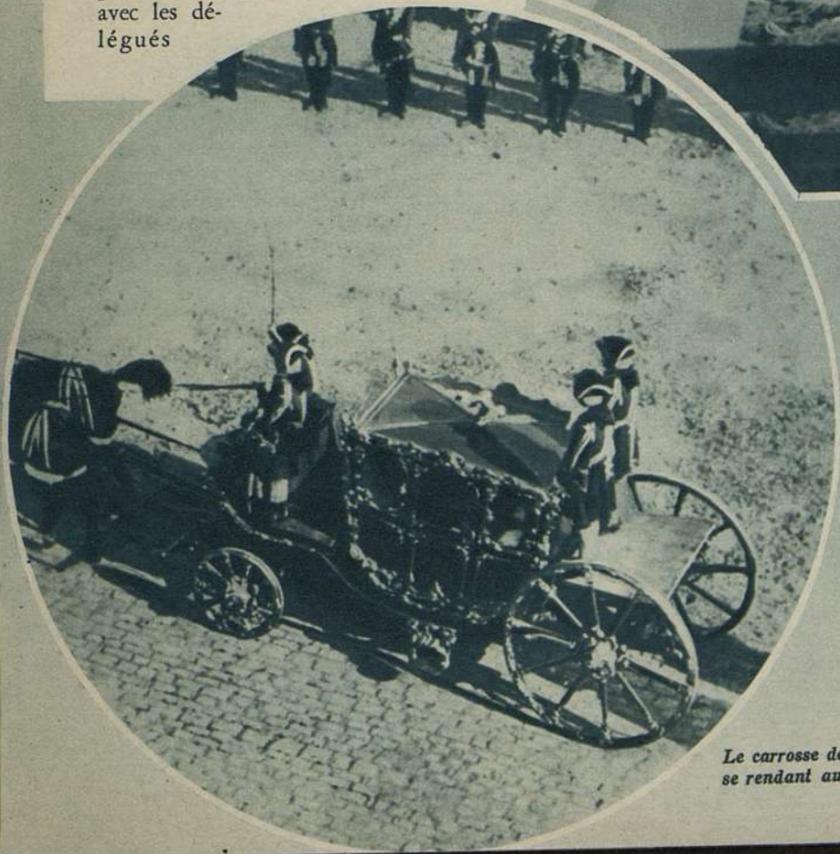
Un duo d'amour de Tarakanova et d'Orlof.

a sous les yeux est le sosie de la princesse Dosifée. Sa ressemblance avec la fille d'Elisabeth Petrowna est extraordinaire et stupéfiante.

Qui est-elle ? D'où vient-elle ? Il se renseigne. Il la questionne. Il fait appeler le chef des tziganes. Il apprend ainsi qu'elle a été trouvée, tout enfant, dans un petit village caucasien du nom de Tarakanov, où campaient les bohémiens. De sa naissance, on ne sait rien. Mais son charme, sa distinction, sa grâce l'ont toujours fait appeler la « petite princesse ».

Tout concourt donc à favoriser les desseins ambitieux de Chouvalof. La cause sainte qu'il a juré de faire triompher lui permet, croit-il, d'entraîner cette enfant dans la plus dramatique des aventures et de se délivrer de ses scrupules. Grâce au médaillon d'Elisabeth Petrowna que Dosifée lui a rendu, il parvient aisément à illusionner Tarakanova, à la convaincre, à la ravir, à l'exalter. Eh ! oui, elle est fille d'impératrice ! Pourquoi ne le serait-elle pas ? Ne ressemble-t-elle pas étrangement à ce portrait ? Ce riche seigneur peut-il mentir ? Assurément non. Tarakanova le croit. Elle est une héritière légitime de la Couronne. Avec l'aide de Chouvalof, elle détrônera Catherine et régnera sous le nom d'Elisabeth II.

Une existence de rêve commence alors pour elle. Elle tient une petite Cour à Raguse, où Chouvalof a rassemblé ses partisans et tente de gagner à sa cause les Turcs qui sont venus parler de la paix avec les délégués



Le carrosse de gala se rendant au sacre.



Le rêve de Tarakanova : la scène du sacre.



Catherine II (M^{me} Paule Andral).



Cradziwill
(M. Charles Lamy).



Potemkine
(M. Ferny).



Chouvalof
(M. Klein Rogge).



Orlof
(M. Olaf Fjord).

russes, Orlof et l'amiral Graigh. Les Turcs, qui redoutent la colère de Catherine, ne veulent rien entendre. C'est alors que Chouvalof, qui vient d'apprendre que Potemkine a remplacé Orlof, à Saint-Petersbourg, dans les faveurs de l'impératrice, pense que Tarakanova est bien belle et que, si Orlof la voyait et s'éprenait d'elle, beaucoup d'espoirs seraient permis.

Tarakanova, qui s'est gardée de rien dire mais rêve toujours secrètement au beau prince devant qui elle a chanté, sous sa tente, entre avec joie dans les vues de Chouvalof. Elle fait immédiatement inviter Orlof et Graigh à un bal masqué qu'elle donne le lendemain.

Le prince et l'amiral se réjouissent de l'aubaine. Ils viennent, en effet, de recevoir un courrier de Catherine qui leur enjoint de mettre fin aux intrigues ridicules de Chouvalof et d'« Elisabeth II » et de se saisir de l'aventurière, qui sera jugée à Saint-Petersbourg.

— Cette petite nous offre la corde pour la pendre ! s'exclame Orlof, sans se douter que celle qu'il a mission d'arrêter n'est autre que la ravissante bohémienne dont le souvenir l'a si longtemps obsédé...

Il l'aperçoit d'abord, un instant, un loup sur le visage, dans le costume exact qu'avait Tarakanova le soir où elle chanta pour lui. Bientôt, le cœur chaviré, il comprendra. Trop tard. En vain, intercède-t-il auprès de Graigh. L'amiral le défendra contre lui-même. Il faut que les ordres de l'impératrice soient exécutés.

Cependant, Tarakanova est folle d'Orlof, et Orlof sent son amour croître avec son angoisse. Graigh, pour remercier la princesse, l'invite à son tour à une grande fête à bord du navire-amiral. Tarakanova, ivre de joie, s'y rend avec Orlof, entendant déjà les hymnes du sacre. Dans son hallucination merveilleuse, toute sa destinée se réalise, et c'est Orlof qu'elle associe à la fois à sa vie et à son trône.

Hélas ! A peine a-t-elle mis le pied sur le pont du voilier que Graigh la fait prisonnière. Elle est conduite à Saint-Petersbourg, interrogée par Catherine et torturée.



Tarakanova
(M^{lle} Edith Jehanne).

Orlof, que les remords assaillent, décide de l'arracher coûte que coûte à ses bourreaux qui l'ont enfermée à la forteresse Pierre-et-Paul. Par un coup d'audace, il y parvient. Il l'emporte et la remet à Chouvalof pour qu'il la soigne et qu'il la cache. Alors Chouvalof, dans sa détresse et pour tenter de réparer un peu du mal qu'il a fait en croyant faire le bien, conduit Tarakanova au couvent de Moscou où la vérité lui sera révélée en présence de la sœur Dosifée.

Tarakanova, dont les forces déclinent, n'a plus qu'un souci, celui de son âme : « Mon Dieu ! s'écrie-t-elle, sauvez-moi du péché d'imposture que j'ai commis dans mon ignorance infinie... » Et quand Orlof, disgracié mais libre, ose enfin venir se faire pardonner et, peut-être, tenter aussi d'emmener avec lui la jeune fille, il se heurte dans le jardin du couvent à un lugubre cortège : des nonnes conduisent lentement au cimetière une morte sur un brancard, c'est Tarakanova qu'on emporte. Mais la première sœur qui suit le corps chéri, n'est-ce pas une autre Tarakanova ? Alors... Qui est Tarakanova, la morte ou la vivante ? Nul ne répond à ses questions. Et, comme un fou, Orlof s'enfuit à travers la campagne, tandis qu'au loin passent des tziganes qui chantent en marchant la chanson d'amour triste et douce, la chanson qui avait fait battre son cœur pour la première fois...

Telle est l'histoire mélancolique et touchante que M. Raymond Bernard a portée à l'écran d'après un scénario de M. André Lang, et que l'on retrouvera d'autre part dans le roman de *Tarakanova*, aux éditions de la Nouvelle Revue Française, sous la signature de MM. André Lang et René Lehmann. La fiction romanesque, que ce soit dans le livre, au théâtre ou à l'écran, a toujours le privilège de prendre avec l'exactitude historique de copieuses libertés.

Il semble pourtant que, dans la réalité, la fausse Elisabeth était tout simplement une aventurière allemande, née en 1750, et qui se faisait passer pour princesse circassienne. On la vit à Londres et à Paris en compagnie d'un négociant gantois, puis à la Cour de Phi-



Dosifée (M^{lle} Edith Jehanne).



Le prince
Orlof
(M. Olaf Fjord).

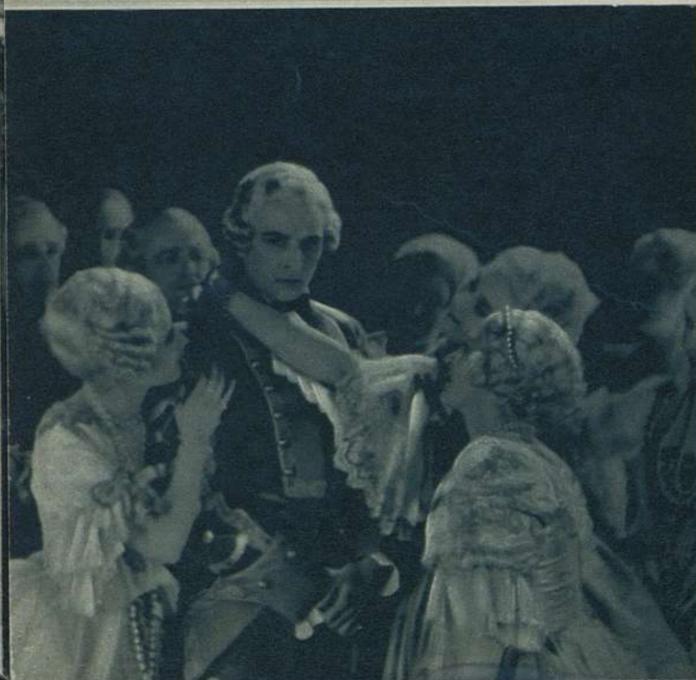


Le vaisseau amiral.

lippe-Ferdinand, comte régnant de Limbourg, passionnément épris d'elle et qui voulait l'épouser.

C'est alors qu'elle imagina de se donner pour la fille de l'impératrice Elisabeth Petrowna et forgea une extraordinaire histoire d'enlèvement, de fuite en Sibérie, puis en Perse, à la Cour du shah. Pour l'accréditer, elle avait fabriqué de faux testaments et de fausses lettres, qu'elle fit notamment envoyer à Orlof, alors commandant de la flotte russe en Méditerranée. Pendant ce temps, elle voyageait en grande pompe à Venise, à Raguse et à Rome.

Le bruit de ses intrigues finit par inquiéter Catherine II, qui chargea Orlof de s'emparer de cette « rivale » et de la conduire en Russie. Pour exécuter l'ordre de l'impératrice, le favori du moment n'hésita pas devant d'assez vils moyens : il capta la confiance de la « princesse » en payant ses dettes, feignit un grand amour pour elle, lui offrit de l'épouser, puis, un jour, l'invita à visiter la flotte. Une fête magnifique avait été préparée en son honneur sur le vaisseau amiral, toute l'escadre était sous les armes pour la recevoir et une barque somptueusement parée vint la chercher au port de Livourne. Mais à peine eut-elle mis le



Le prince Orlof et ses admiratrices.

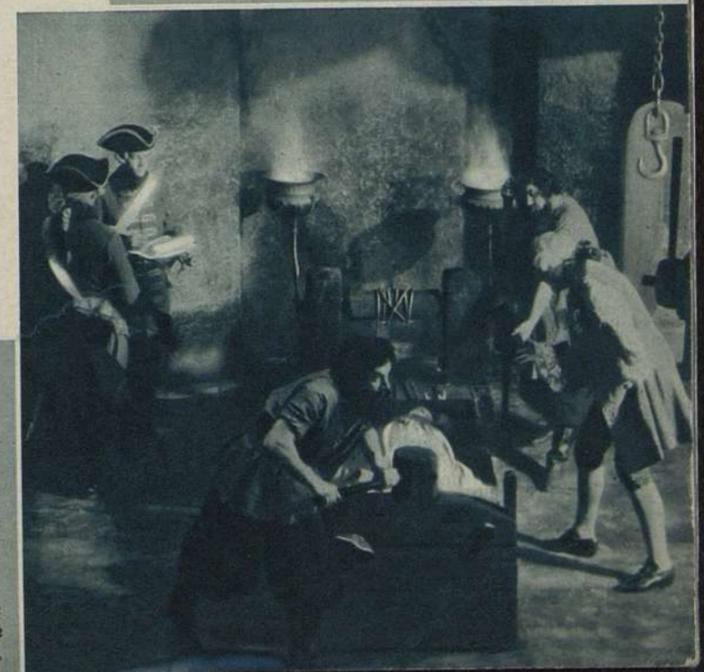


L'arrivée d'Orlof à la Cour de Catherine II.

pied sur le navire russe qu'elle y fut retenue prisonnière, amenée à Cronstadt et transportée de là à Saint-Petersbourg, où son procès commença. Profondément affectée par la perte de ses illusions, malade, elle dépérit et mourut le 4 décembre 1775. On sait le reste.

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte, le film est bien loin de cette donnée historique. S'il admet l'existence véritable d'une fille d'Elisabeth, il ne confond pas celle-ci avec Tarakanova autrement que par une miraculeuse ressemblance physique. Tarakanova, de son côté, cesse d'être une aventurière pour devenir une innocente et touchante victime. Orlof lui-même perd toute vilénie, fût-ce pour raison d'Etat. Ce n'est pas lui qui trahit Tarakanova, mais, au contraire, il met tout en œuvre pour la sauver. L'un et l'autre restent éminemment sympathiques, comme il convient à des héros romanesques, et nous pouvons nous attendrir sur leurs malheurs.

Peu importe, au surplus, surtout lorsqu'il s'agit des à-côtés de la grande histoire, ces privautés de l'imagination : l'essentiel pour une œuvre d'art, c'est de ne pas s'écarter de la vraisemblance psychologique, et l'auteur du scénario donne ici toute



Le supplice de Tarakanova.



Cortège de paysans se rendant à la chapelle.

garantie. M. André Lang, pour ne voir en lui que l'auteur dramatique, a attesté, au théâtre, le talent avec lequel il sait construire une action et animer des personnages vivants. Après la comédie moderne, il s'est essayé avec un égal bonheur à la pièce historique, et ses *Trois Henry*, au moment où sont écrites ces lignes, sont en cours de répétitions à la Comédie-Française. Il s'est en outre toujours intéressé au cinéma, dont il connaît particulièrement la technique.

Le réalisateur de *Tarakanova* à l'écran, M. Raymond Bernard, s'est depuis plusieurs années déjà classé parmi les meilleurs metteurs en scène français. On a conservé le souvenir de quelques-uns de ses grands films : *le Miracle des loups*, magnifique fresque de la France sous Louis XI, et *le Joueur d'échecs*, dont une partie, déjà, se déroulait en Russie, à la Cour de la même Catherine II. Nul mieux que lui ne possède le don des vastes ensembles, des évocations puissantes, traitées selon les procédés les plus modernes, comme aussi des tableaux harmonieux et des scènes poétiques.

Le double rôle de Tarakanova et de Dosifée est tenu



Chouvalof sous un déguisement de paysan.



Cradziwill
(M. Charles Lamy).



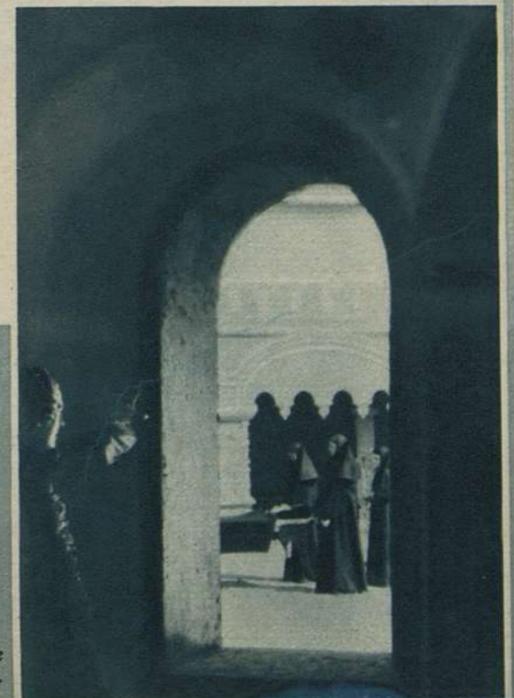
La prière des religieuses dans le cloître.

par M^{lle} Edith Jehanne, avec autant de charme délicat que de sensibilité. Auprès d'elle, le grand acteur Olaf Fjord incarne un comte Orlof d'une élégante et aristocratique allure. L'image qui fournit la couverture de ce fascicule montre la grâce fraîche et jeune de leurs duos d'amour. Catherine II, c'est M^{lle} Paule Andral, de l'Odéon, qui a un style incomparable sous la couronne et le manteau d'impératrice. M. Klein Rogge est un Chouvalof expressif, M. Camille Bert un amiral de noble tenue, M. Charles Lamy prête la finesse de son jeu à une figure de Cour et MM. Andrew Brunelle, Antonin Artaud et Ferny représentent avec bonheur d'autres personnages plus épisodiques. La figuration très ample a été choisie avec beaucoup de soin, et le metteur en scène a su la grouper et l'animer en d'harmonieux ensembles.

Film sonore et parlant — mais parlant sans excès — *Tarakanova* marquera la production française de cette année et la Société Aubert-Franco-Film, dont la récente raison sociale réunit deux noms si appréciés, n'a négligé aucun effort matériel pour assurer sa réalisation parfaite.



Sœur Dosifée.



Le convoi funèbre
de Tarakanova.

LE COLLIER DE LA REINE

C'EST fut une scène extraordinaire, le 15 août de l'année 1785, jour de l'Assomption, dont la grande galerie du château de Versailles fut le témoin. Toute la Cour réunie attendait l'heure où Louis XVI et Marie-Antoinette devaient se rendre à la chapelle royale ; le cardinal Louis de Rohan, grand aumônier de France, évêque de Strasbourg et prince de l'Empire, attendait également, revêtu de ses habits pontificaux et entouré de son clergé, lorsque, tout à coup, parut sur le seuil de la porte de glaces le baron de Breteuil, ministre de la Maison, qui s'écria d'une voix retentissante : « Arrêtez monsieur le cardinal de Rohan ! »

Marie-Antoinette
(M^{lle} Diana Karenne).



Bientôt après, l'opinion publique était mise au courant de la plus inouïe des aventures. Deux joailliers de la Couronne, Boehmer et Bassenge, avaient réuni à grands frais les plus beaux diamants en circulation dans le commerce pour en composer un collier à plusieurs rangs qu'ils destinaient à Marie-Antoinette. Louis XVI avait

hésité devant cette dépense considérable d'un million six cent mille livres. Cependant, le collier merveilleux avait néanmoins été offert en présent à la souveraine, ou du moins les joailliers avaient reçu en échange des traites signées de son nom et contresignées du cardinal.

C'était une figure bien singulière que celle de ce prélat d'ancien régime,

représentant d'une des plus grandes familles de France, corrompu, débauché, fable de la Cour et de la ville. Ne chuchotait-on pas qu'il avait osé lever les yeux jusqu'à S. M. la reine de France, et que cette audace était une des raisons pour lesquelles, malgré le haut rang et les fonctions officielles qu'il occupait, il était tenu en disgrâce ? Permettre à Marie-Antoinette d'acquérir le joyau qu'elle convoitait et que son auguste époux n'avait pas osé acheter, c'était pour lui le meilleur moyen de retrouver la faveur royale et, peut-être, de réaliser ses entreprenants desseins. Mais la reine, avec une sincérité d'indignation fort émouvante, affirmait qu'elle avait été la victime d'une abominable machination.

Cette machination existait en effet. Elle avait été ourdie avec une habileté et une hardiesse inconcevables par une intrigante de grande envergure, Jeanne de Saint-Rémy de Valois, par son mariage comtesse de La Motte, qui descendait en ligne directe d'un bâtard de Henri II. C'est elle qui avait convaincu le cardinal d'acheter pour la reine le collier, elle qui avait fait imiter la signature royale par un certain chevalier Reteau de Villette qu'elle tenait à sa discrétion. Comme il fallait, toutefois, donner des gages au prélat, la comtesse de La Motte avait supposé toute une correspondance amoureuse dont elle était le truchement, et elle avait même ménagé une entrevue nocturne, rapidement interrompue par des fâ-

La comtesse de La Motte
(M^{me} Jefferson-Cohn).



La reine
et la princesse de Lamballe (M^{lle} Jeanne Evrard).



La comtesse de La Motte
et le cardinal de Rohan (M. Georges Lannes).



Dans l'atelier de M^{me} Vigée-Lebrun (à l'arrière-plan).
Au premier plan : la princesse de Lamballe, la comtesse de La Motte et Marie-Antoinette.



Les joailliers présentant le collier à Marie-Antoinette.

cheux, dans un bosquet des jardins de Versailles : une fille galante, Oliva, qui avait avec Marie-Antoinette une opportune ressemblance, avait accepté, sans trop savoir ce qu'elle faisait, de tenir son rôle. Quant au collier, il avait été réellement remis à la comtesse de La Motte qui l'avait fait desservir et avait commencé à en vendre les bijoux en Angleterre par l'intermédiaire de son peu recommandable mari.

Mais les choses s'étaient gâtées. Le cardinal de Rohan, la comtesse de La Motte, le chevalier Reteau de Villette et la fille Oliva avaient été arrêtés, tandis que le



Le cardinal de Rohan et la Reine.

comte de La Motte trouvait le moyen de s'enfuir à Londres. Le procès, qui se déroula devant le parlement, fut une des causes les plus retentissantes qui aient jamais été évoquées dans une enceinte de justice. La comtesse de La Motte s'y répandit en accusations effroyables contre la pauvre Marie-Antoinette, et la malignité publique s'empara avidement de toutes ces calomnies. Après de longs et tumultueux débats, l'arrêt fut rendu : le cardinal était acquitté, la fille Oliva mise hors de cause, le comte de La Motte condamné aux galères par contumace, Reteau de Villette exilé et Jeanne de Saint-Rémy de Valois, comtesse de La Motte, condamnée à être fouettée publiquement, marquée au fer rouge de la lettre infamante dont on flétrissait les vo-

L'entrée du cardinal dans la Galerie des Glaces le jour de l'Assomption.



Le cardinal de Rohan, Marie-Antoinette et le roi Louis XVI.

s'est révélée comme une des meilleures artistes de l'écran. M^{me} Diana Karenne, qui est une Marie-Antoinette telle que nous aimons à nous figurer dans sa spontanéité et sa noblesse la reine martyre, incarne aussi le personnage d'Oliva. M. Jean Weber, de la Comédie-Française, est un charmant et inquiétant chevalier Reteau. En cardinal de Rohan, M. Georges Lannes a une aristocratique allure. M. Fernand Fabre, en comte de La Motte, M. H. Harmant en Louis XVI, M^{me} Jeanne Evrard, en princesse de Lamballe, et de nombreux autres complètent une galerie historique d'une expression exacte et animée.



La comtesse de La Motte, fouettée en place publique.

leurs et enfermée pour le reste de ses jours à la Salpêtrière, d'où elle s'évada d'ailleurs.

Les études des historiens tendent aujourd'hui à disculper complètement Marie-Antoinette et le cardinal, en les représentant l'un et l'autre comme des dupes de la comtesse de La Motte. C'est cette version, étayée par le roman d'Alexandre Dumas et surtout par le remarquable ouvrage de Funck-Brentano, que le film a délibérément adoptée. Ce film, à la fois sonore et parlant, édité par la Société Aubert-Franco-Film, a été réalisé avec un goût parfait par M. Gaston Ravel, en collaboration avec M. Tony Lekain, auxquels on devait déjà *Madame Récamier* et *Figaro*.

En tête de l'interprétation, M^{me} Marcelle Jefferson-Cohn (comtesse de La Motte)



L'enlèvement du corps de la comtesse de La Motte, après le supplice.

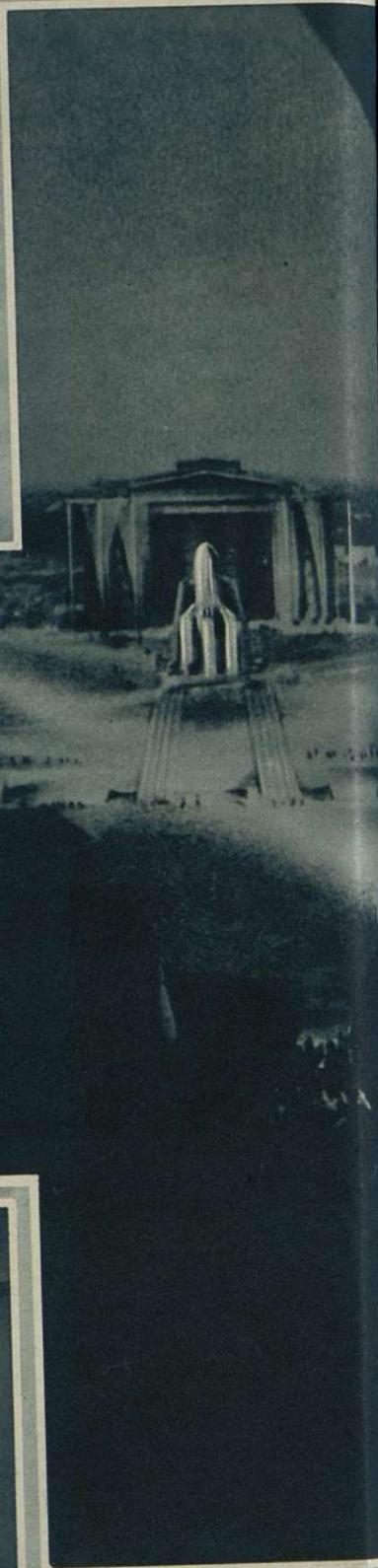
LA FEMME SUR LA LUNE



Friede (M^{me} Gerda Maurus) et Helius (M. Willy Fritsch).

F RITZ LANG, le réalisateur des *Nibelungen*, de *Siegfried*, de *Faust* et de *Metropolis*, vient de tourner un film qui ne semble pas appeler à un retentissement moindre que les précédents. Il a pour titre : *la Femme sur la lune*, et pour sujet une fantastique randonnée dans l'espace, jusqu'à la surface du satellite terrestre.

Le jeune ingénieur Helius, disciple fidèle du professeur Manfeldt, s'efforce depuis des années de résoudre le problème de l'aviation interplanétaire. Il est secondé dans sa tâche par son ami Windegger. Les travaux avancent sans relâche, mais qui osera expérimenter la fusée géante et s'élancer dans les régions inconnues de l'éther ? Helius décide d'entreprendre cette folle équipée le jour où il apprend que la femme aimée, Friede Velten, s'est fiancée à Windegger. Il garde le secret sur ses intentions, mais Friede devine son projet et le supplie de ne pas partir sans elle et Windegger. Le jour du départ approche : les jeunes savants ont choisi la lune comme but de leur envolée. Ils emmèneront comme passager le professeur Man-



Le départ de la fusée.



En plein vol à travers l'éther.



Helius manœuvrant les commandes de l'engin.

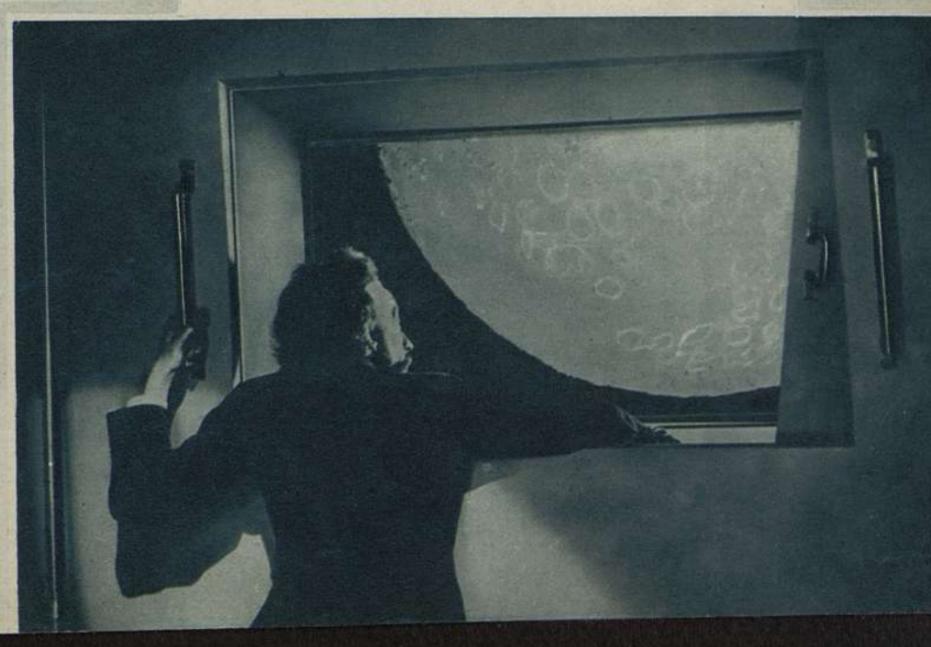
feldt, fût-ce au risque de sa vie. Ils devront aussi se résoudre à prendre à bord Walt Turner, délégué d'un groupe de financiers qui veulent s'assurer un droit de priorité sur l'exploitation éventuelle de l'or lunaire et qui ne reculent devant aucune menace, aucun chantage pour mettre leur plan à exécution.

A l'aube du 12 mai 19..., l'immense obus-fusée sort de son hangar. Helius, aux appareils de contrôle, donne le signal du départ. Bientôt la couche atmosphérique est dépassée. Les voyageurs ayant surmonté les troubles causés par une ascension ultra-rapide reviennent à eux après un long évanouissement et découvrent un passager clandestin, le jeune Gustave, âgé d'une douzaine d'années, qui s'était glissé en contrebande dans un costume de scaphandrier !

Après trente-six heures d'un extraordinaire voyage, la fusée prend contact avec la surface de la lune et Manfeldt constate l'existence d'une atmosphère parfaitement respirable. Il part en exploration et découvre parmi les roches lunaires des blocs d'or énormes. Fou de joie, il se prépare à retrouver ses compagnons,



Les commanditaires étudiant le projet de l'ingénieur.



Le professeur Manfeldt (M. Klaus Pohl).



Quelques scènes de la recherche de l'or

solitudes glacées des montagnes lunaires.

mais Turner, qui l'espionnait, le précipite dans l'abîme, puis, les poches chargées d'or, revient vers la fusée, décidé à retourner seul à la terre en abandonnant ses compagnons à leur triste sort. Il est surpris, une lutte s'engage et une balle l'abat. Mais elle a frappé aussi les appareils d'oxygène dont il ne reste plus, maintenant, qu'une quantité insuffisante pour tous les voyageurs. Qui se sacrifiera? De nouvelles péripéties dramatiques font apparaître le caractère pusillanime et l'égoïsme de Windegger et, tout au contraire, la noblesse d'âme d'Helius. C'est, finalement, Windegger et le petit Gustave qui referont seuls le grand voyage, tandis que, largement pourvus de vivres, Helius

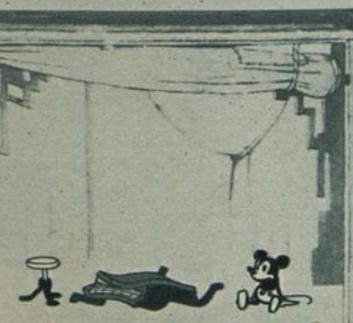
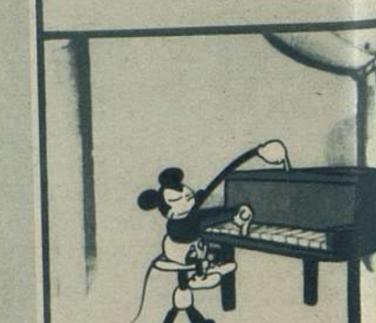
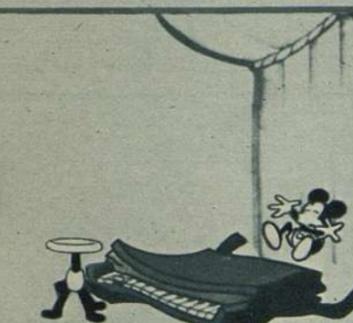
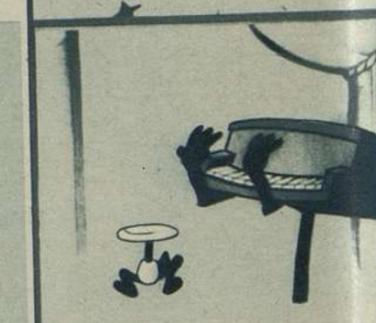
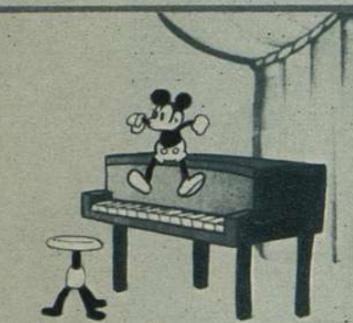
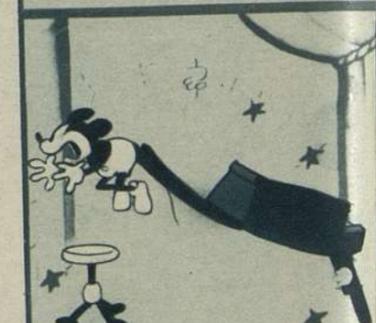
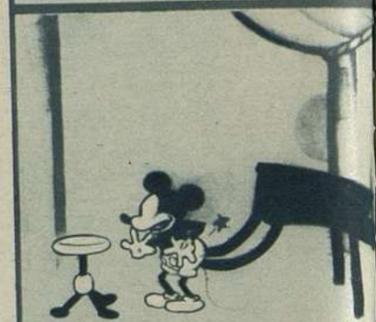
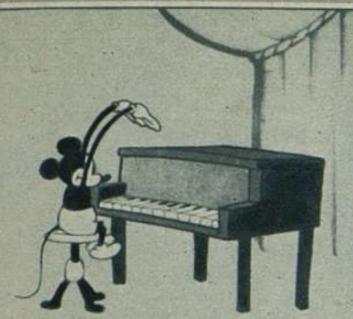
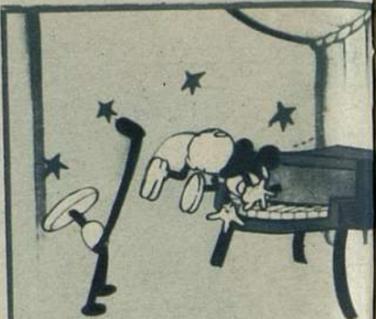
et Friede attendront qu'une deuxième fusée, envoyée de la Terre, vienne les délivrer : car Friede s'est arrangée pour demeurer auprès de l'homme que, maintenant, elle aime autant qu'elle l'admire. Ce scénario, tiré d'un roman de M^{me} Thea von Harbou, a pour interprètes quelques-uns des meilleurs acteurs du cinéma allemand : Willy Fritsch et Gerda Maurus, Klaus Pohl, Fritz Rasp, Wangenheim et le jeune Gustl Stark. Produit par la grande firme Ufa et édité en France par l'Alliance Cinématographique Européenne, il nous transporte fantastiquement dans un monde irréel et double son intérêt romanesque des plus audacieuses hypothèses scientifiques.

LES DESSINS ANIMÉS :

Les dessins animés sont en train de conquérir dans le monde entier, une vogue que justifient leur ingéniosité et leur étourdissante fantaisie. Comme presque toujours quand il s'agit de cinéma, c'est en France qu'ils ont pris naissance. Dès 1908, un dessinateur humoristique, élève du caricaturiste André Gill, Emile Cohl, en exécutait pour la maison Gaumont et ils remplaçaient bientôt avantageusement les « films à truc » où l'on voyait, par exemple, une citrouille monter un escalier ou un fromage se découper tout seul. Ces premiers dessins animés étaient assez simples. Ils étaient obtenus par la photographie successive d'images. Cohl, par exemple, dessinait cinquante-deux croquis par mètre de film, soit six mille dessins exécutés un à un pour un film d'une centaine de mètres dont la projection durait quatre minutes.

Malgré la drôlerie dont faisaient preuve Emile Cohl, puis ses émules, la formule devenait un peu monotone et le dessin animé eut vite tendance à n'être plus utilisé que pour agrémenter les projections de publicité pendant les entr'actes. Quelques dessinateurs, comme Max Pinchon, s'en sont fait une spécialité. Mais les Américains allaient renouveler le genre et lui valoir un succès universel. Il faut bien le dire : ils y ont apporté une sorte de génie dans l'humour et une cocasserie inventive dans l'extravagance auxquels il est bien difficile de résister. Ils ont su créer des types comme Félix le Chat, le clown Koko et son chien Fido, et surtout, dernier venu et le plus étonnant, Mickey Mouse, une souris humaine qui tient aussi du chat et du singe et qui déchaîne le rire. Les ressources du film sonore ont d'ailleurs permis au dessin animé d'ajouter à sa virtuosité visuelle toutes les acrobaties musicales et de réaliser de véritables petits chefs-d'œuvre d'une perfection complète pour les yeux comme pour l'oreille.

Comment ces films sont-ils toutefois réalisés ? Un très intéressant article de M. Michel J. Arnaud, paru dans *la Revue du Cinéma*, nous l'explique en

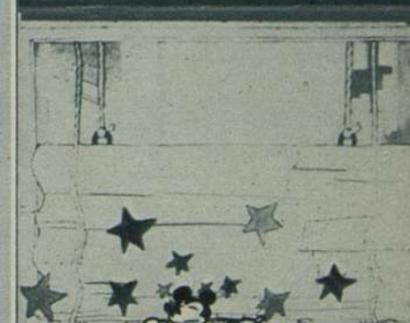
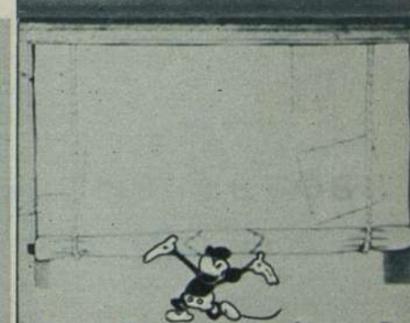
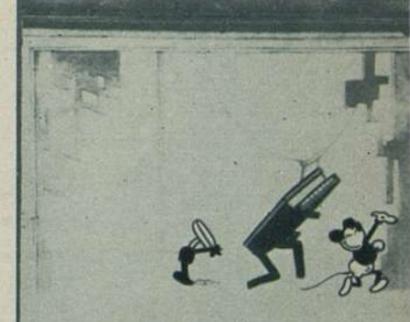
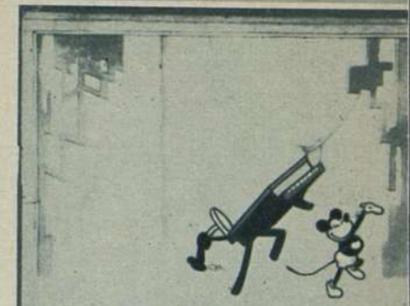
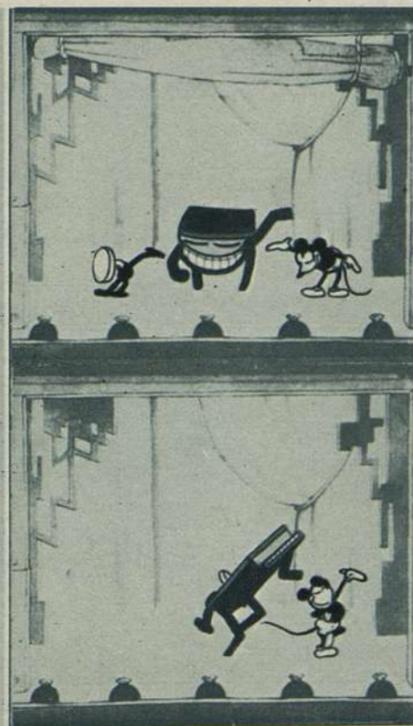


« MICKEY MOUSE »

détail. Le principe de la réalisation est toujours le même : c'est celui des photographies successives, mais au même rythme que pour les films ordinaires. Les films muets sont actuellement enregistrés à la cadence de seize images à la seconde. Quant aux films parlants, sonores ou simplement synchronisés, leur cadence est de vingt-quatre images à la seconde. Pour une bande dont la projection durera un quart d'heure, cela fait 21.600 images différentes à dessiner d'abord, avec un repérage rigoureux, puis à photographier ensuite par autant d'opérations répétées. On demeure confondu par la patience qu'exige un tel labeur. A la vérité, la technique primitive s'est perfectionnée. C'est ainsi qu'à l'aide de papiers transparents ou de feuilles de celluloid, on évite de redessiner sans cesse les parties de la composition qui ne bougent pas, d'une image à une autre. On a aussi essayé, dans certains cas, le système des silhouettes articulées que l'on déplace dans le décor, mais la minutie de leur maniement et le temps dépensé à obtenir un repérage exact ont fait généralement renoncer à cette méthode. De même, un dispositif spécial, à l'aide d'un mouvement d'horlogerie ou d'un levier manié par l'opérateur, obture mécaniquement l'objectif de prise de vues et dispense de donner à la main les tours de manivelle.

Les quelques images qui illustrent ces pages sont empruntées à l'un des derniers films de Mickey applaudi sur les boulevards : *Mickey virtuose*. A ceux qui ne l'auraient pas vu, elles ne peuvent donner qu'une idée approximative de cette bande prodigieuse : outre qu'il est assez difficile d'obtenir des reproductions satisfaisantes par contre-type de pellicule, c'est dans le mouvement et l'accompagnement sonore que Mickey laisse pleinement apprécier son originalité et sa verve spirituelle.

La série des Mickey est produite aux Etats-Unis par la firme « King Features Syndicate » et leur diffusion est assurée en France par Pathé-Nathan que l'on doit féliciter de nous avoir fait connaître ces petits chefs-d'œuvre d'un genre unique.



LES POUPÉES ANIMÉES

C'EST encore par le procédé des photographies successives que sont obtenus des films de poupées animées. Ils nécessitent la même patience presque incroyable, la même fantaisie d'imagination, mais ici, au lieu de disposer devant l'objectif de prise de vues une suite de dessins, il faut d'abord construire des poupées articulées, qui deviendront les acteurs vivants de la féerie. Cet art particulier a un maître, qui l'a

poussé à sa perfection : c'est un Russe, nommé Ladislav Starévitch, actuellement fixé en France. Un des journalistes cinématographiques qui le connaissent le mieux pour avoir suivi depuis plusieurs années son effort, M. Francis F. Rouanet, nous fournit à son sujet ces intéressantes précisions :

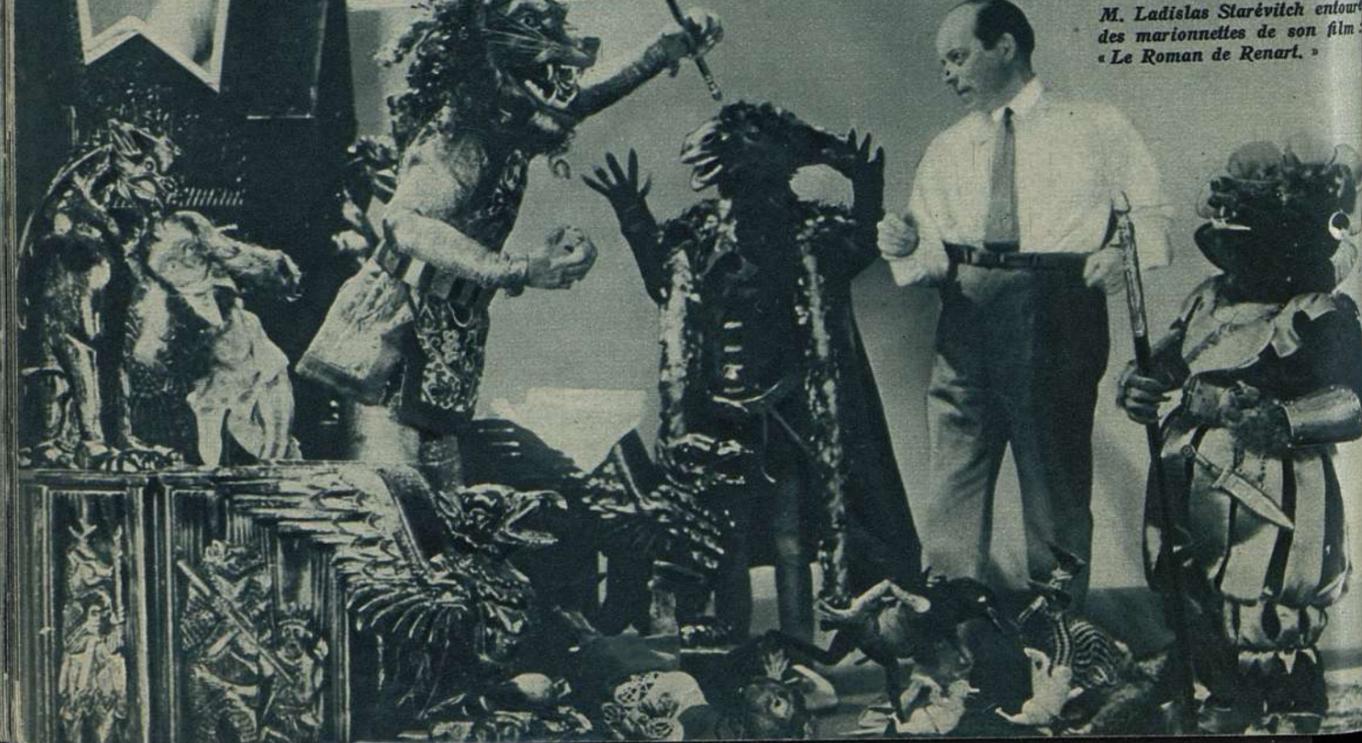
« Il y avait une fois un professeur d'histoire naturelle, directeur du musée de Kovno, membre de l'Académie des beaux-arts de Saint-Petersbourg, qui accompagnait ses cours de projections cinématographiques qu'il réalisait lui-même. Mais la nature a créé des animaux réfractaires à la lumière, naturelle ou artificielle. Un jour le professeur Starévitch eut à faire un cours sur quelques-uns de ces fâcheux animaux. Lorsque le cours arriva, ses collègues ne furent pas peu surpris de le voir, comme de coutume, installer son appareil, préparer ses bobines de pellicules et accompagner ses explications des projections habituelles. Il s'agissait du combat de deux coléoptères, sortes de scarabées, qui était exactement rendu. Comment une telle photographie avait-elle pu être obtenue ? Starévitch laissa les hypothèses s'échafauder, puis il dévoila le mystère : « Je les ai reconstitués », dit-il simplement.



La lionne.



Le loup.



M. Ladislav Starévitch entouré des marionnettes de son film : « Le Roman de Renart. »

DE LADISLAV STARÉVITCH

La reconstitution était faite avec une vérité telle qu'on n'en voulut d'abord rien croire, mais il fallut bien se rendre à l'évidence lorsque le professeur eut montré ses « marionnettes d'animaux ». Depuis lors, délaissant son laboratoire d'histoire naturelle, Ladislav Starévitch installa un petit studio approprié et, peu de temps après, il présentait au public émerveillé *la Cigale et la Fourmi*. Le tsar Nicolas II demanda



Le lion.

à voir le film et fit accorder une récompense à son auteur. *La Cigale et la Fourmi* fut la première production cinématographique russe qui franchit les frontières.

» Starévitch faisait de la mise en scène à Moscou quand éclata la guerre. La révolution l'exila. Il se réfugia en France et consacra désormais toute son activité à la réalisation de ses films. Dans une calme villa de la banlieue parisienne, il a monté son studio qui est sans doute le plus petit de tous. C'est là qu'il travaille, d'un labeur obstiné, avec la collaboration d'une de ses filles, M^{lle} Irène Starévitch.

» Une marionnette évoque à notre esprit une poupée au visage figé, aux gestes raides et maladroits. Mais les marionnettes de Starévitch vivent réellement : elles ont une mobilité, une richesse d'expression que pourraient leur envier souvent les meilleurs acteurs de l'écran. Comment Starévitch parvient-il à leur insuffler ce don de vie ? C'est lui qui crée son interprète de toutes pièces. Une carcasse bâtie suivant le personnage à animer, puis, sur cette carcasse, conçue exactement dans l'esprit de notre ossature, un revêtement de peau, souple, modelée, préparée d'une façon toute particulière et qui donne à ces personnages une apparence étonnante de vérité. La tête est pour chacun d'eux un véritable

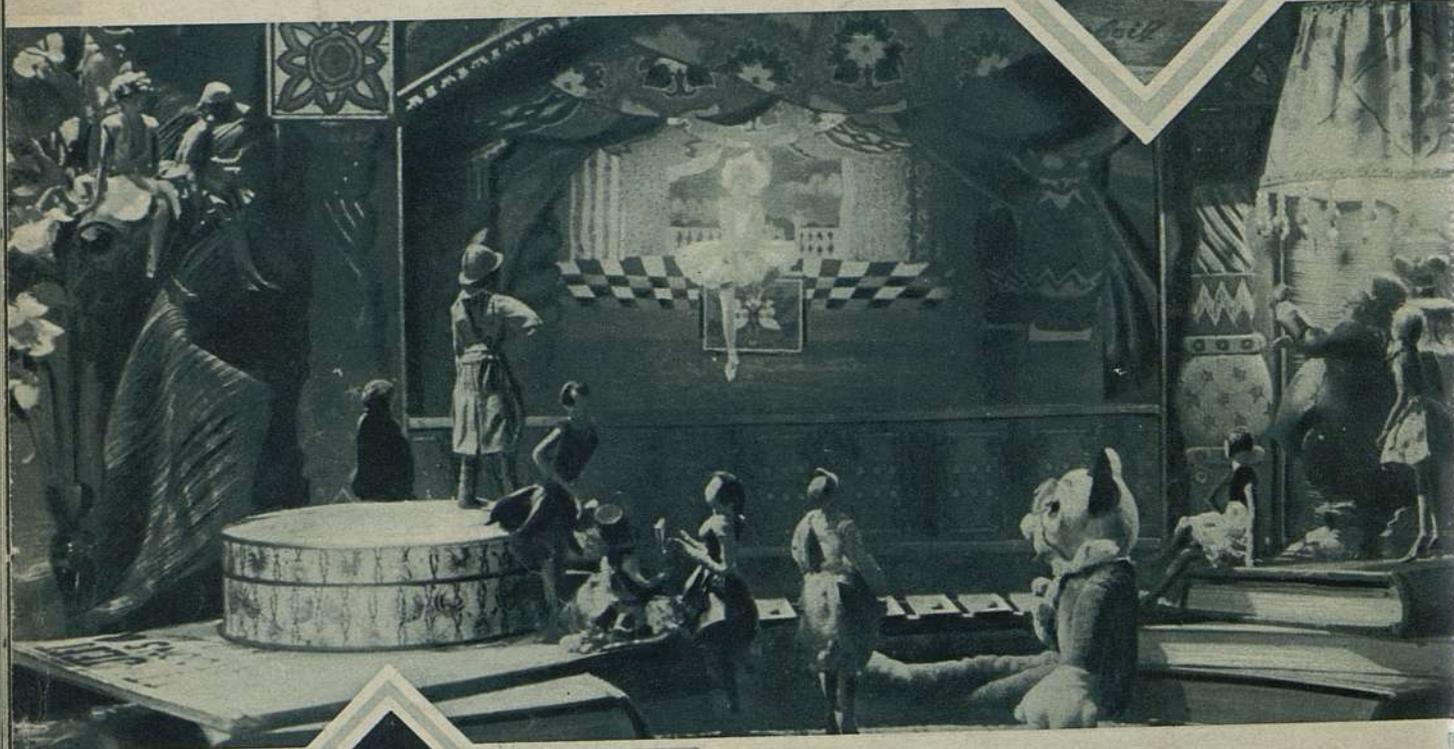


L'ours.

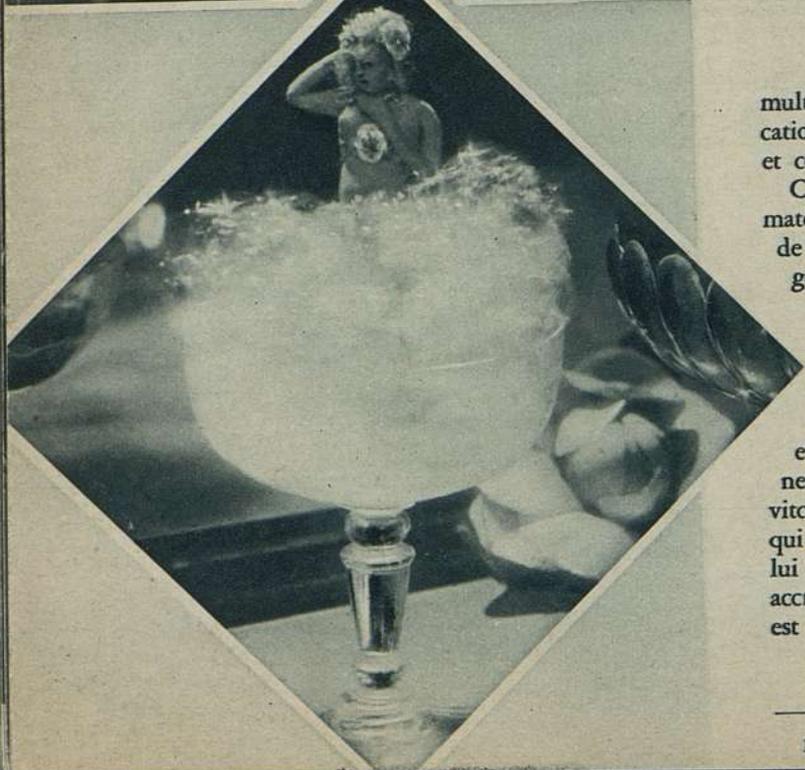


petit chef-d'œuvre de goût et d'ingéniosité : cheveux, yeux, bouche avec lèvres mobiles, denture, palais, langue, rien ne manque à ces êtres parfaits, hormis le souffle de vie auquel suppléera l'artifice de la prise de vues.

» Le film est tourné par tour de manivelle. Starévitch dispose ses personnages dans son décor et donne à leur visage mobile l'expression qui sied, à leur corps l'attitude qu'exige l'action. Un tour de manivelle éclaire le minuscule théâtre et, par un mécanisme spécial, le temps de pose est mécaniquement réglé d'après l'intensité lumineuse. Aussitôt l'image enregistrée, l'obscurité s'établit à nouveau. Starévitch reprend alors avec délicatesse chacun de ses personnages, modifie insensiblement leur expression, leur attitude et l'opération recommence. On est vraiment en présence d'une décomposition de la vie qui constitue proprement le miracle créateur. Quel ensemble prodigieux de connaissances ne faut-il pas avoir en effet de l'anatomie, de la plastique et de la psychologie humaines pour reconstituer ainsi, par tour de manivelle, un éclat de rire, un sanglot, toutes les nuances infinies de nos expressions



Les poupées animées de la Petite Parade.



multiples... En notre époque de hâte fiévreuse, de fabrication en série, Starévitch est une exception surprenante et comme un artiste-artisan digne du moyen âge. »

C'est à M. Louis Nalpas, l'un des plus judicieux animateurs du cinéma français, que Ladislav Starévitch a dû de pouvoir réaliser son art. Par son dédain des contingences commerciales, une pareille entreprise était presque un paradoxe : elle a pourtant été récompensée par la réussite matérielle. Le film de *la Petite Parade*, dont cette page reproduit quelques gracieuses images, a tenu l'affiche pendant six semaines sur les boulevards, au Cinéma Marivaux, et son succès de public a été considérable. Les marionnettes des deux pages précédentes sont celles que Starévitch utilise actuellement pour un film sonore inachevé qui sera plus prodigieux encore : *le Roman de Renart*. Il lui aura coûté près de vingt mois de travail assidu, mais il accroîtra la réputation d'un grand artiste dont le nom est déjà connu et l'œuvre admirée dans le monde entier.

ROBERT DE BEAUPLAN.